

Du nouveau sur la Gaule chrétienne au IV^e siècle : l'édition
Fontaine de la *Vita Martini*
Monsieur Jean-Remy Palanque

Citer ce document / Cite this document :

Palanque Jean-Remy. Du nouveau sur la Gaule chrétienne au IV^e siècle : l'édition Fontaine de la *Vita Martini*. In: Revue d'histoire de l'Église de France, tome 55, n°155, 1969. pp. 291-299;

doi : <https://doi.org/10.3406/rhef.1969.1819>

https://www.persee.fr/doc/rhef_0300-9505_1969_num_55_155_1819

Fichier pdf généré le 13/04/2018

MÉLANGES

DU NOUVEAU SUR LA GAULE CHRÉTIENNE AU IV^e SIÈCLE :

L'ÉDITION FONTAINE DE LA *VITA MARTINI*

Est-il possible d'apporter du nouveau sur l'histoire du christianisme gallo-romain, dont toutes les sources sont connues depuis longtemps ? Peut-on l'espérer en publiant les écrits martiniens de Sulpice Sévère, qui ont fait l'objet de tant d'études approfondies ? Jacques Fontaine a réussi ce prodige en mettant en œuvre une érudition inattaquable, une critique à la fois souple et hardie, un talent d'exposition attrayant, si bien que le lecteur est tout à tour intéressé, séduit et convaincu. D'autre part, la collection « Sources chrétiennes », où Jacques Moreau, en éditant le *De mortibus persecutorum* de Lactance, avait déjà donné un commentaire cinq fois plus étendu que le texte et la traduction, n'a pas hésité à consacrer trois volumes à cette publication, le premier contenant, après une longue Introduction, le texte et la traduction en vis-à-vis, les deux autres un commentaire exhaustif et finalement des *Indices*, en tout plus de 1400 pages¹. Et cependant Jacques Fontaine, comme naguère Jacques Moreau, a publié en diverses revues plusieurs études critiques, auxquelles il peut se contenter de renvoyer le lecteur en les résumant². C'est à cet ensemble de travaux qu'il nous faut faire écho, en soulignant l'exceptionnelle portée des conclusions de l'auteur.

L'œuvre de Sulpice Sévère est une des plus fameuses de l'Antiquité chrétienne, comme le prouvent l'abondance des manuscrits médiévaux et l'importance des éditions modernes, depuis l'incunable de Mombritius (vers 1480) jusqu'au gros volume de Jérôme de Prato (1741). Quand l'Académie de Vienne a entrepris son *Corpus* des « écrivains ecclésiastiques »

1. Sulpice Sévère. *Vie de saint Martin*. Introduction, Texte et traduction, Commentaire par Jacques FONTAINE (Paris, Éditions du Cerf, collection « Sources chrétiennes, n° 133-134-135, Série des textes monastiques d'Occident, n° XXII-XXIII-XXIV), 1967-1968, 3 vol. de 1426 pages (pagination continue).

2. « Vérité et fiction dans la chronologie de la *Vita Martini* » dans *Studia Anselmiana*, t. 46 (1961) = *Saint Martin et son temps*, p. 189-236 ; « Sulpice Sévère a-t-il travesti saint Martin de Tours en martyr militaire ? » dans *Analecta Bollandiana*, t. 81 (1963), p. 31-38 ; « Une clé littéraire de la *Vita Martini* de Sulpice Sévère : la typologie prophétique » dans *Mélanges Mohrmann*, Utrecht-Anvers, 1963, p. 84-95.

tiques latins » qui devait donner des éditions critiques supérieures à celles de Migne, le premier volume paru en 1866 contenait les *Sulpicii Severi libri qui supersunt*. Au bout d'un siècle, on ne peut assurément se contenter de reproduire cette édition de K. Halm, d'autant que, depuis plus de trente ans, deux savants, respectivement suédois et américain, Per Hylten et Bernard Mann Peebles, ont entrepris des recherches étendues en vue d'une édition définitive de Sulpice Sévère au *Corpus Christianorum* de Steenbrugge. Sans attendre que ce travail soit achevé et en utilisant les résultats de leurs recherches, soit imprimés, soit dactylographiés, soit encore inédits, Jacques Fontaine, qui a collationné lui-même un certain nombre de manuscrits, donne ici un texte attentivement révisé de la *Vita Martini*, qui peut inspirer pleine confiance, d'autant que, tout en accompagnant les pages latines d'un « apparat » minutieux, il justifie ses choix dans des « Notes critiques sur les loci vexati » (p. 226-238). Quoique la modestie de l'auteur s'efface par avance devant la future *editio maior* du *Corpus Christianorum*, il faut reconnaître hautement la qualité de ce travail³, qui procure au lecteur français une édition parfaite, accompagnée d'une traduction à la fois fidèle et élégante, supérieure aux précédentes, même celle de Paul Monceaux, trop « cicéronienne » et trop « attique » : J. Fontaine a eu raison de respecter les gaucheries et les coquetteries, voire le « populisme » de l'écrivain gallo-romain. Mais ce qu'on retiendra surtout ici, plus que le travail du philologue, c'est l'œuvre de l'historien, pour ce qui concerne non seulement l'histoire littéraire, mais l'histoire tout court.

Histoire littéraire : deux chapitres de l'Introduction sont consacrés à la composition et à la valeur littéraire de la *Vita Martini*. On lira avec intérêt ces pages qui traitent de la « biographie chrétienne » en général et de la place tenue par cette *Vita* dans l'évolution du genre. Dans quelle mesure Sulpice est-il tributaire des biographies antiques, des traditions juives et chrétiennes, en particulier des passions de martyrs et des vies de moines ? des exigences de son public : admirateurs et adversaires de son héros ? On s'efforce de donner réponse à ces

3. Dans une œuvre aussi volumineuse les points qui prêtent à discussion, sont fort peu nombreux. J'en signale quelques-uns. P. 116 : peut-on dire qu'à la fin du iv^e siècle « le canon des Écritures n'était pas encore officiellement fixé » ? — P. 1026 : l'« orientalisation du costume impérial » peut-elle être placée sous les Sévères parce que l'Histoire Auguste l'attribue à Elagabal ? On sait le peu de crédit qu'il faut attacher à cette œuvre, qui n'est pas antérieure à la fin du iv^e siècle. — P. 1027, n. 1 : « Martin est mort avant que Théodose devînt empereur d'Occident ». En fait Martin est mort en 397, Théodose en 395 après avoir gouverné l'Occident depuis 388. — P. 1281 : Bassula serait allée à Trèves pour « démêlés avec les bureaux de l'administration impériale ». Mais à cette date de 397, la préfecture du prétoire des Gaules avait déjà quitté Trèves pour Arles. — Quelques lapsus : p. 80, n. de la p. 79, lire « un cuisinier » (au lieu de « un père de famille », cf. p. 291) ; p. 551, l. 5, lire « de la fin » du v^e siècle (au lieu de « du début » ; p. 972 et 973, n. 1, lire « concile de Valence » (au lieu de « Vienne »). — Enfin quelques coquilles : p. 42, l. 9, lire « villa » au lieu de « ville » ; p. 77, l. 2, lire « méditation » au lieu de « médiation » ; p. 85, l. 4, lire « Gallinara » au lieu de « Gallinaria » ; p. 120, l. 3, lire « 333 » au lieu de « 331 » ; p. 447, n. 1, l. 2, lire « 334 » au lieu de « 344 ».

questions, tout en étudiant minutieusement le plan de l'ouvrage, qu'on rapproche ingénieusement des biographies antérieures. Les qualités de l'écrivain sont aussi judicieusement analysées : avec sa connaissance approfondie de la littérature latine et une finesse aiguë de jugement, J. Fontaine discerne l'influence de Salluste et de Cicéron, et aussi de Virgile et de Térence, sans oublier la culture biblique et la culture ascétique de l'auteur. Mais celui-ci ne s'est pas contenté de reproduire ou imiter les écrivains qu'il avait lus : plus que d'emprunts à ses prédécesseurs, il faut parler de « stylisation » des données profanes ou chrétiennes, aboutissant à ce qu'on peut appeler une « quadruple typologie », prophétique, christique, martyrologique, ascétique (p. 127-132). Ces analyses littéraires ne visent pas seulement la forme ; on voit qu'elles conduisent à des jugements de caractère historique : c'est au cours d'un développement sur les « desseins et structures » de la *Vita* que J. Fontaine formule ce jugement particulièrement percutant :

« Elle est le dernier et sans doute le meilleur plaidoyer d'un avocat converti à l'ascétisme et d'un orateur converti à la biographie édifiante » (p. 83).

Sur le plan de l'histoire générale, l'Introduction comme le commentaire énoncent des conclusions d'une grande portée, dont il convient de dégager les principales. La carrière de Sulpice Sévère est, dès le début de l'Introduction, l'objet d'une bonne mise au point, et les « coordonnées » de temps et de lieu de la *Vita* sont établies avec précision : elle a été écrite en 397, six mois avant la mort de Martin, plusieurs années après le début des relations avec lui ⁴ ; à Primuliac, situé sur la route de Toulouse à Narbonne ⁵. Puis est définie « la personnalité singulière » de Sulpice, aristocrate aquitain, formé à la rhétorique et plongé dans la vie mondaine et raffinée de son milieu, puis « converti » au contact de Paulin de Nole avant de subir l'influence de son héros Martin. Il faudrait citer intégralement ces pages, dont on ne peut donner que des échantillons. Ainsi, après avoir parlé d'un climat de pieuse gasconade » (p. 49) ⁶, J. Fontaine discerne chez Sulpice des penchants qui

4. En rejetant catégoriquement « la thèse de Babut pour qui les contacts directs entre Sulpice et Martin se seraient réduits à un seul voyage à Tours » en 397, J. Fontaine pense d'abord qu'« il faut placer la conversion de Sulpice Sévère à l'ascétisme, ses voyages répétés à Tours » etc. « dans les quelques années qui séparent 393 de 397 » (p. 29), et plus loin il « fait remonter les relations personnelles entre Martin et Sulpice à l'époque de la conversion de Paulin, soit vers 390 » (p. 136, n. 1). Il laisse donc subsister quelque flottement sur cette chronologie.

5. Outre les données indiquées en notes p. 32 et 38, une carte à la fin du tome II (p. 894-895) éclaire la solution du problème. La conclusion de J. Fontaine sur l'emplacement de Primuliac paraît très judicieuse. A la lumière des éléments qu'il apporte : aux confins de la Narbonnaise et de l'Aquitaine, probablement tout près du territoire de cette dernière province » (p. 39), « aux confins ou même sur le territoire de la Narbonnaise » (p. 42), on pourrait même préciser que le domaine, étant à proximité de l'Aquitaine, devait être situé plus près de Toulouse que d'Alzonne, et donc à l'ouest du seuil de Naurouze.

6. Cf. plus loin les « cadets de Gascogne de l'ascétisme martinien » installés à Primuliac (p. 137).

« vont jusqu'à des attitudes d'agressivité et de ressentiment, sinon parfois jusqu'à une susceptibilité amère, exacerbée, qui confine au délire de la persécution : c'est dans la tentation toujours présente d'un pessimisme sans remède que s'enracinent les scrupules de sa foi, la couleur tragique de son espérance, le caractère tendu et intermittent de sa charité envers le prochain » (p. 56).

Ce qui lui permet de conclure qu'il y avait en Sulpice une redoutable étoffe d'intégriste » (p. 57). Et il a raison d'ajouter :

« Cette complexité d'une âme tourmentée et souvent malheureuse a déconcerté bien des exégètes de l'œuvre de Sulpice. Il est tentant et difficilement équitable d'en réduire les contradictions en les ramenant à une attitude de dissimulation concertée et franchement antipathique. Il est moins aisé, mais peut-être plus équitable, d'essayer de voir l'homme tel qu'il fut, avec ses qualités et ses défauts également accusés, ses aspirations sincères et ses échecs de velléitaire, d'intellectuel qui imagine son idéal plus aisément qu'il ne parvient à le vivre. Sans cesse en débat entre son effort vers la lucidité et les faiblesses de son caractère, Sulpice Sévère a peut-être été trop souvent jugé sans avoir été suffisamment expliqué. Il est vrai que son ingéniosité d'homme de lettres impénitent n'a point facilité la tâche de ses lecteurs. Mais c'est aussi la raison pour laquelle il faut accueillir avec quelque recul ses morceaux de bravoure les plus outrés, en y faisant toujours la part d'un expressionnisme qui tient au goût de son temps non moins qu'à l'extrémisme naturel de son caractère et à la violence de son tempérament » (p. 57-58).

De ce chapitre consacré à l'auteur de la *Vita* on peut passer directement — par-dessus les développements littéraires — à ceux qui définissent la valeur de l'œuvre, particulièrement intéressants pour l'historien. En étudiant la « valeur spirituelle » de la *Vita*, J. Fontaine dégage avec un réel bonheur les traits de l'ascétisme martinien, opposant l'atmosphère de Marmoutier — qui, malgré sa position aux portes d'une ville, demeurait, au nord de la Loire, « empreint par la mentalité religieuse de la paysannerie celtique » — à celle de Primuliac — qui, quoique domaine rural, rassemblait des lettrés et des hommes d'étude méridionaux et donnait l'« impression d'un conventicule à la fois intellectuel et littéraire » — : différence de latitude et de tempérament, mais aussi de niveaux de civilisation, de culture et de mentalité (p. 138). Revenant à Martin lui-même, il le replonge dans son « contexte historique » : sa spiritualité n'est « ni un phénomène isolé et suspect ni une branche gallo-romaine de l'hérésie priscillianiste ni une invention littéraire de Sulpice Sévère » (comme le prétendait Babut) ; elle « se définit en réaction aux divers courants hétérodoxes qui traversent la Gaule » à la fin du iv^e siècle : priscillianisme, origénisme, novatianisme, illuminismes divers (p. 140). Elle est liée également aux « faits majeurs » de l'époque : « le triomphalisme croissant d'une Église de plus en plus liée à l'Empire » avec l'intervention de l'État contre le paganisme, l'« essor du culte des martyrs » et la diffusion du monachisme en Occident (p. 141-142). Sur cet arrière-plan, Martin apparaît comme le représentant d'un « christianisme militant vécu par un laïc militaire » (p. 143) : il a fait, « bien avant Ignace de Loyola, l'expérience des vertus

de noviciat qui sont celles de la vie militaire » (p. 145), car il a passé vingt-cinq ans à l'armée, dont vingt-deux après son baptême⁷, et

« cette mentalité marque chez lui l'exercice même des vertus théologiques : défense active de l'orthodoxie contre toutes les erreurs ; espérance dramatique et souvent marquée par le grand schème apocalyptique du duel entre Dieu et Satan ; charité efficace et directe : la « Charité » d'Amiens » (p. 147).

A ce substrat s'est ajouté « l'héritage de la spiritualité du martyr », renforcé par le spectacle des persécutions de l'orthodoxie sous Constance ; puis intervient la vocation ascétique, connue d'abord en Italie (Milan, Gallinara), avant d'être pratiquée en Gaule, à Ligugé et Marmoutier.

Le grand problème qui se pose ici est de déterminer « la part d'imitation directe du style de vie du monachisme égyptien » (p. 150), dont la mode était déjà répandue en Occident depuis les voyages d'Athanasie. J. Fontaine fait judicieusement la part des ressemblances et des différences en marquant surtout les diversités :

« Nous sommes loin des exploits de fakirs rapportés par les *Vies des Pères du désert*⁸... Ligugé et Marmoutier sont loin de nous apparaître aussi rigoureusement organisés que les grandes casernes spirituelles de l'Égypte contemporaine... Martin ne pouvait traiter les fils de famille gallo-romains comme Pakhôme les jeunes paysans égyptiens. Le niveau social et intellectuel des convertis a compté ici tout autant que le changement de latitude et de longitude » (p. 152-153).

L'influence d'Hilaire de Poitiers a été également capitale pour donner aux fondations martinienues un caractère pastoral et apostolique que n'avaient pas celles des Orientaux dans leurs solitudes⁹. Mais ce « combat spirituel », axé sur l'abaissement de Satan et l'exercice des vertus évangéliques — humilité et charité —, cette dévotion qui s'exprime dans la contemplation du Christ souffrant, le recours au signe de la croix ou le culte des martyrs se voient compléter chez Sulpice par des spéculations millénaristes qui ne relèvent pas de la pensée martinienne. Si le biographe n'a pas déformé la spiritualité de son héros, il y ajoute ; ici encore on admirera la finesse des analyses de J. Fontaine, qui écrit :

7. Sur cette « chronologie longue » adoptée par J. Fontaine à juste titre, cf. ses articles de 1961 et 1963 cités ci-dessus, n. 2 ; naissance en 316, incorporation en 331, baptême en 336, libération de l'armée en 356.

8. Cf. plus loin : « Le diable égyptien divertit — et c'est même son intention la plus profonde ; celui de Martin inquiète davantage, car sa consistance parfois trop humaine s'impose comme celle d'une présence indécise et mystérieuse. » (p. 162). « Mais là même où le miracle devient spectaculaire, il est sans rapport avec les absurdités naïves de l'imagination populaire : que l'on compare avec le hareng-saur ressuscité des *Acta Petri* ou avec le crocodile passeur du Nil dans les *Vitae Patrum* » (p. 164).

9. Si *monasterium* a bien à l'origine le sens (conforme à l'étymologie) d'ermitage, il y eut dès le début des communautés organisées, à Ligugé et à Marmoutier. J. Fontaine compare d'ailleurs les moines de Marmoutier à des sortes de « frères des campagnes » (p. 158).

« Il se peut que les idées personnelles de Sulpice aient un peu indiscrètement interféré avec celles de l'homme qu'il considérait comme son maître » (p. 170).

Aussi la spiritualité de Martin est-elle « tout à la fois séculière et régulière » (p. 157), ce qui explique les hostilités qu'il a rencontrées dans l'épiscopat gaulois, mettant « en question, même sans le vouloir, le style de vie passablement théocratique vers lequel s'acheminait une bonne partie des prélats de l'Église gallo-romaine » (p. 158).

Cependant après lui Marmoutier et Ligugé semblent avoir disparu. J. Fontaine pose le problème de leur survie et se demande « si ce genre de vie était né viable en dehors de l'impulsion personnelle de son fondateur » (p. 170). Les monastères de Martin vivaient de revenus extérieurs à la communauté, grâce aux apports des riches convertis. Au ^ve siècle la crise des invasions dut menacer ces assises économiques. « Viennent les barbares : envolés les revenus, impossible la poursuite de la vie parfaite » (p. 170).

De telles vues d'histoire sociale sont tout à fait plausibles. En tout cas, J. Fontaine, aussi à l'aise dans la reconstitution historique que dans l'analyse littéraire, consacre un chapitre entier à « la valeur historique » de la *Vita*, où il pose — et résoud — admirablement ce qu'il appelle la « question martinienne ». On sait que le débat a été ouvert au début de ce siècle par l'hypercritique d'E. Ch. Babut. A vrai dire c'est du vivant même de Martin que le saint a été contesté par les prélats mondains ou par des jaloux de son entourage ; au ^{xviii}e siècle l'offensive a été reprise par Jean Leclerc, qui traite de légendaire les « miracles étranges » dont la *Vita* est remplie ; mais c'est Babut qui, au ^{xx}e siècle, a le plus vigoureusement « démoli » à la fois le biographe et son héros, dénonçant la *Vita* comme une « imposture » et un « tissu de contes mensongers »¹⁰, regardant Martin comme un personnage médiocre, bizarre, ayant peu d'autorité sur son clergé et peu de prestige auprès de ses confrères, « peut-être de tous les évêques de Gaule celui qui paraissait le moins désigné pour la gloire ecclésiastique »¹¹ : c'est le succès de librairie de la *Vita* qui aurait créé de toutes pièces la popularité, finalement universelle, de l'évêque de Tours.

Camille Jullian et le P. Delehaye ont depuis longtemps critiqué et rejeté les paradoxes de Babut, mais avec des excès ou des timidités que J. Fontaine leur reproche à son tour. A ses yeux le savant bollandiste n'a pas su replacer la *Vita* dans le cadre culturel ou la mentalité du temps : ainsi

« il s'est laissé enfermer dans une alternative du genre : témoignage ou apologie. En fait c'est témoignage et apologie qu'il faut dire » (p. 178) ;

d'autre part il a évité tout jugement sur les visions et les miracles de Martin. Quant au grand historien de la Gaule, qui connaît admirablement l'époque, il s'est laissé entraîner par son admiration pour Martin en ignorant ou refusant « les aspects troublants ou troubles

10. E. Ch. BABUT, *Saint Martin de Tours* (Paris, 1912), p. 107-109.

11. *Ibid.*, p. 132.

de sa personnalité » (p. 182) et lui aussi a laissé de côté la seconde partie de la *Vita* consacrée à la lutte contre Satan ¹². J. Fontaine complète et transcende les critiques antérieures, aussi bien Babut que ses contradicteurs, et il le fait avec un équilibre, une mesure et une pénétration du meilleur aloi. Les pages où il définit sa méthode méritent d'être lues et méditées. Citons-en au moins quelques lignes :

« Il y a donc lieu de tenir compte d'une triple métamorphose des faits bruts (extérieurs ou intérieurs), historiques au sens commun du terme, ou relevant de l'histoire spécifiquement religieuse (en particulier tous les phénomènes d'ordre plus ou moins préternaturel ou mystique), ou de l'histoire littéraire sous toutes ses formes (écrites et orales, conscientes et inconscientes, personnelles et diffuses) » (p. 186).

Il discerne en définitive trois écrans interposés entre la vie de Martin et nous : « la subjectivité de Martin » qui a pu déformer inconsciemment des événements extérieurs ou des expériences intérieures ; — le témoignage de tiers, interprétant leurs observations ou leurs souvenirs ; — le biographe enfin, qui « achève avec sincérité la métamorphose amorcée dans la conscience religieuse des premiers témoins » (p. 188). A la lumière de ces analyses, le problème « Vérité ou fiction ? » se nuance ou s'éclaire singulièrement, et l'on peut aborder courageusement l'étude des miracles, des songes et des visions ou des interventions diaboliques.

Pour ce qui est du diable, J. Fontaine écrit :

« La prise en considération de l'étrange figure du curé d'Ars, les romans de Bernanos, les travaux spécialisés des *Études carmélitaines*, l'analyse scientifique des œuvres et de la vie des écrivains mystiques, nous font envisager aujourd'hui avec moins de légèreté narquoise qu'au temps de Babut les problèmes du satanisme martinien » (p. 191) ;

et il conclut à

« une perception spirituelle de Satan sous les espèces des agents humains du mal et des énergumènes... Satan apparaîtrait ainsi comme une catégorie personnelle de la perception spirituelle (interne ou externe) dans l'univers mental d'un croyant — chrétien ou païen — du *iv*^e siècle » (p. 194).

De même que les « anges armés de lances et de boucliers » qui viennent défendre Martin contre la résistance des païens de Levroux ne sont autres probablement que des *protectores hastati et scutati*, « hâtivement dépêchés par un fonctionnaire romain chrétien ou sympathisant à la double fin de rétablir l'ordre et de protéger la personne de l'évêque » (p. 784), les démons qui interviennent en plusieurs épisodes peuvent être regardés comme l'incarnation de personnages hostiles au saint ¹³.

12. Ainsi, après avoir cité la phrase de C. Jullian où celui-ci invite à voir en Martin « une intelligence très saine, une volonté très droite et tout autre chose qu'un thaumaturge visionnaire en état d'oraison continue ou un ascète en lutte éternelle contre son corps » il ajoute : « Jugement juste à condition d'atténuer le *tout autre chose que* » en un « *et non simplement* » (p. 189, n.).

13. Ainsi pour la rencontre de Martin avec Srtan aux portes de Milan en 336 ;

L'interprétation des rêves et des visions est également caractéristique de la mentalité du *iv^e* siècle : J. Fontaine distingue à cet égard des « phénomènes psychiques », — « les composantes de cette imagination » et « les matériaux scripturaires, iconographiques, événementiels fournis à l'imagination par la mémoire » (p. 197). Loin de les ramener à un « jeu littéraire », il y trouve une « double vérité historique » :

« vérité de leur consistance positive de faits psychologiques, au niveau de la vie de Martin ; mais aussi, au niveau de sa conscience religieuse, la donnée d'une perception de foi qui affecte ces phénomènes d'une signification très particulière » (p. 198).

Reste le domaine des miracles, où J. Fontaine multiplie encore les distinctions : « les miracles objectifs, les plus évangéliques », la plupart gestes de charité, résurrections, guérisons, exorcismes, « les plus difficilement contestables » (p. 199) malgré la stylisation de certains détails par Sulpice ; — les miracles-coïncidence « dont la stylisation littéraire par le narrateur peut être beaucoup plus considérable » (p. 200), et où Camille Jullian voyait « des modalités sincèrement imaginées de faits réels » ; — les miracles folkloriques, qui « relèvent d'un phénomène de cristallisation, consciente ou inconsciente, du merveilleux autour d'un épisode donné » (p. 201) et peuvent avoir été transmis ; — enfin les « miracles littéraires à l'état pur : l'invention gratuite et personnelle de Sulpice » (p. 202). Ces deux derniers types paraissent plus rares qu'on ne l'imagine à travers les accusations qui dénoncent chez l'auteur une arétologie généralisée, ce qui n'empêche pas J. Fontaine de poser le problème du « croisement de deux folklores, celtique et égyptien, paysan du crû et monastique d'importation » (p. 202). Au total, il peut conclure, contre les affirmations de Babut, à une réelle valeur historique de la *Vita* ; mais « avec un degré d'historicité constamment changeant » (p. 203).

« il ne peut plus être assimilé à l'anti-saint timoré et médiocre de Babut, au « détestable paltoquet » refusé par Péguy, pas davantage à cette épure d'un tempérament national que Jullian traçait avec trop d'enthousiasme quelques années à peine après le 11 novembre 1918 » (p. 203-204).

Après quoi il entreprend l'« esquisse d'un portrait » qui, malgré la discrète modestie de l'auteur, paraît une reconstitution particulièrement solide de cette personnalité. Empruntant le langage de la caractérogie moderne, il le présente comme

« un caractère « primaire », lentement introverti et rendu progressivement « secondaire » par sa conversion continuée tout au long d'une existence. Dans cette transformation, l'éducation d'Hilaire, la *lectio divina*, l'idéal ascétique de l'*oratio perpetua* ont cumulé leurs influences » (p. 206).

« Tourné vers soi-même, silencieux, Martin peut se montrer à l'occasion

C. Jullian voulait y voir la transposition d'une entrevue avec l'empereur Constance (assimilé au diable par Hilaire de Poitiers, Lucifer de Cagliari et Jérôme) ; J. Fontaine pense plutôt à un policier « chargé de vérifier les papiers des voyageurs » (p. 575).

taciturne, timide, effacé, mais il peut aussi être mordant, violent, agressif... De tels aspects de sa conduite ont déconcerté et irrité ses adversaires. Ils expliquent aussi, sans la justifier, la schématisation de Babut. Il est tentant, mais peu honnête, de tirer de l'œuvre de Sulpice un choix de textes accablant pour Martin : ils laissent apparaître ses difficultés dans les relations humaines, sa rétraction devant l'agressivité d'autrui, voire parfois sa crainte du dialogue. Mais de telles manifestations ne sont que l'envers d'une sensibilité trop vive pour être sûre de se contrôler assez. Martin semble avoir été d'un tempérament impressionnable et, comme tel, irritable, susceptible, prompt à l'affolement en certains cas. Son imagination très vive, sujette aux obsessions, le prédispose à une sorte d'illumination naturelle : d'où l'importance qu'il accorde aux songes et aux visions. Cette nervosité se traduit dans l'action par une certaine impulsivité, le besoin d'arriver très vite à ses fins... Les défaillances que l'on perçoit au détour de rares scènes... ne font que rehausser l'héroïsme de l'homme de caractère, qui donne sa mesure dans les difficultés exceptionnelles... Alors apparaissent les qualités propres du soldat : combativité, esprit de décision, courage, mépris des risques personnels. L'atavisme du tribun danubien est bien la racine naturelle de la spiritualité militante de Martin. Mais... un tel atavisme n'a entraîné ni chez Martin, ni même dans le portrait que Sulpice en a tracé, une régression négative de l'affectivité. Cette sensibilité... se penche avec prédilection sur les plus grandes misères de l'humanité, de la détresse physique du dénuement à la maladie et à la mort. Cette compassion compense plutôt qu'elle ne tempère la passion prophétique avec laquelle Martin se jette dans la bataille contre les idoles. Elle prend sa forme la plus délicate dans la relation du maître avec ses disciples, en particulier dans les dernières années de sa vie » (p. 207-208).

Ces pages méritent d'être lues dans leur intégralité ; elles font revivre mieux que toute histoire antérieure la figure de l'évêque de Tours, popularisée par la biographie de Sulpice Sévère ¹⁵.

Après avoir analysé la longue Introduction de cette édition, il faudrait faire écho au commentaire quasi-exhaustif qui la complète. Outre les réminiscences littéraires et les aperçus linguistiques, on y trouve développées mille réflexions pertinentes, dont l'Introduction apporte la synthèse. La richesse de ces notations ne saurait être détaillée ; je me permets d'y renvoyer le lecteur. En tout cas n'avais-je pas raison de saluer cette édition du *Corpus* martinien comme un événement et de signaler les passionnantes nouveautés qu'elle contient sur une histoire que l'on pouvait croire rebattue ?

Jean-Rémy PALANQUE.

14. Le seul reproche ou plutôt le seul regret que je tiens à formuler est que cette édition de la *Vita* et des trois *Lettres* qui la complètent ne comprennent pas également les deux *Dialogues*, écrits par Sulpice Sévère à la gloire de son héros. J. Fontaine, qui les connaît parfaitement et s'y réfère souvent, aurait été le mieux placé pour en procurer une édition et un commentaire. On ne comprend pas que cet excellent travailleur se soit arrêté devant cette besogne, amputant ainsi le *Corpus* martinien de ces éléments importants et privant le lecteur de développements non moins intéressants que ceux qu'il a prodigués dans ces trois volumes. La perfection même de son travail nous rend exigeants et nous amène à souhaiter ce complément.